

L'ARCHE *Editeur*

Stefan KOLDITZ

Eva Braun

Traduit par
Yannick MANCEL, Herbert ROLLAND

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

EVA B. EPOUSE HITLER

STEFAN KOLDITZ

**TEXTE FRANÇAIS : YANNIC MANCEL
& HERBERT ROLLAND**

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

SAISON 1999 - 2000

Le lieu : le bunker du Führer

Des murs, drapés de tapis qui par endroits se sont détachés et découvrent le béton nu. Un grand miroir, un téléphone, un gramophone, un sofa. Un tuyau d'aération avec un ventilateur. Sur le sol, des flaques d'eau.

L'époque : 1945. Peu avant la nuit de Walpurgis.

Une attaque à la grenade.

Silence.

La lumière monte. Sur le mur une ombre, la silhouette d'un homme.

Entre une femme. 33 ans, blonde, élancée. Elle porte une robe bleue fermée jusqu'au col et des parures en or. Dans une main une feuille de papier, dans l'autre une bouteille de "Moët et Chandon". La femme pleure.

Eva : Oh mon Dieu. Oh mon Dieu.

La petite Heide, ce qu'elle m'a regardée avec ses petits yeux écarquillés. "Tous mes voeux de bonheur pour votre mariage, Tante Eva et Oncle Adolf". Et puis elle m'a embrassée dans sa petite robe blanche. Si petite, si fragile...

Ses petits doigts délicats sur mon cou. Ça vous remue des pieds à la tête.

(Elle se ressaisit).

Ça s'est réalisé. Je suis la femme la plus heureuse du monde. C'est comme dans le film, celui que tu m'as promis.

(Elle jette un regard furtif sur la silhouette au mur)

A la fin, il est grand temps que tu fasses la paix avec les Américains, Wolf, mon loup. Arrête de tirer cette bobine. Ne sois pas si têtue. J'ai 33 ans maintenant. Je l'ai assez longtemps attendue, la victoire finale. Tu m'as promis, dans un moment de bonheur, que quand la guerre serait finie, on ferait un film de notre vie. Le couple d'amoureux le plus célèbre du monde.

(Elle jette un regard sur le public, comme s'il y avait là une caméra. Elle essaie différentes poses et gestes)

Est-ce que comme ça c'est juste ? Non, ça c'est mieux. J'ai un bon profil, bien meilleur que celui de Zarah Leander. Mes os sont plus fins. C'est dans Le grand amour qu'elle est le mieux, là elle est divine. Quand elle entre en scène au début, voilà ce qu'elle fait... (Elle l'imité). Je connais tous ses gestes. Combien de fois j'ai pu la voir. Une chanteuse et un soldat tombent amoureux l'un de l'autre, et chaque fois qu'ils veulent être ensemble, la guerre vient se mettre en travers. C'est comme pour nous. C'est comme s'ils avaient su. C'est ma vie. Je me sens comme dans un rêve. Divin.

(Elle reprend des poses).

J'ai toujours voulu devenir actrice. Tu aurais quand même bien pu donner une décoration quelconque à Hansen pour sa mise en scène, plutôt que toujours à tes stupides généraux. Et Viktor Staal, dans son costume d'aviateur, il est vraiment tip-top. Notre film à nous sera encore plus grandiose. Et alors là enfin tout le monde connaîtra ma destinée. Je sais que nous nous reverrons. (Son regard tombe sur le papier qu'elle tient dans la main)

Eva B — quelle idiote, j'ai failli signer Braun. Voilà ce qui arrive quand on attend quelque chose pendant toute sa vie. On attend, on attend, on en rêve, comment ça sera, et quand enfin ça arrive, alors on fait tout juste le contraire. Il faut réécrire. Quand ça ne plaît pas, on le réécrit dans le film. Comme ça on peut rêver.

Tu l'as dit toi-même, le cinéma c'est l'avenir. C'est lui qui décidera des prochaines guerres. Nous pourrions commencer le tournage cet été. A Hollywood. (Elle essaie à nouveau différentes poses). Comme ça... ou comme ça. Ça c'est bien.

J'étais assise en bas au parterre, le sac sur les genoux, le mouchoir à la main. Ça sent l'eau de Cologne. A Hollywood, on ne se met que du Chanel n° 5. Le cinéma UFA Palast, près du Zoo, est plein à craquer jusqu'au dernier fauteuil. Autour de moi sont assis tous ces gens qui n'en peuvent plus d'attendre que le rideau devant l'écran se lève. Deux fois déjà que ma voisine, tout excitée, se repoudre le front. Fard de Coty : la meilleure poudre. Je sais ce qu'elle ressent. Mes paumes sont toutes moites. Personne ne sait qui je suis et personne ne sait qu'un jour je serai là-haut sur l'écran. Toi non plus tu n'y as jamais cru, j'ai pas raison ? De temps en temps, je me retourne et je jette un oeil sur les loges d'en haut. Tu es assis là, une de ces actrices à tes côtés, la Ondra ou la Wessely. Mais je sais bien à quel point tu préférerais être près de moi et comme tu dois t'ennuyer à côté d'elles. Quelle sensation délicieuse de posséder un tel secret. Je te sens loin et pourtant pas loin.

La chair de poule, comme maintenant, quand la lumière s'éteint. Le bruissement de la salle s'arrête. Silence de mort. Et là, sur l'écran, elle apparaît — Zarah. Elle a les cheveux blonds, comme moi, et elle chante. Et en même temps elle me regarde droit dans les yeux. Comme si elle savait que bientôt je serai plus célèbre qu'elle. A Hollywood. Dans notre film. Le couple d'amoureux le plus célèbre du monde. Quand je t'ai rencontré pour la première fois. Quand pour la première fois tu m'as embrassée sur la bouche. Personne ne devait le voir. En secret. Ta drôle de moustache m'a chatouillée. Seize ans de vie en une heure et demie. Jusqu'à notre mariage. Mon tremblement au moment de la signature. Faut le jouer, ça. Pour qu'on voie que j'ai attendu ça pendant seize ans. Eva Anna Paula — le B, on l'efface — Hitler née Braun. Braun — je porte le même nom que la couleur de ton mouvement, c'est amusant. Mais quand même les uniformes des SA sont un peu balourds. Aucun chic. Je préfère de loin l'uniforme noir des SS. Très classe, comme ceux qui le portent. Hermann, le Hermann de Gretel a belle allure là-dedans. Monsieur mon beau-frère. L'oeil de Himmler. Si jeune. Si fringant. Wolf mon loup, je dois encore te dire quelque chose. Mais ne te

fâche pas tout de suite. Ton rôle dans notre film — c'est Clark Gable qui doit le jouer. Toi aussi tu veux que ce soit un succès. Tu te souviens quand on l'a vu à Berghof ? Quand il prend Vivian Leigh dans ses bras et que tous les nègres applaudissent ? La chair de poule. Toi aussi il te plaisait. "Plutôt cent nègres qu'un seul Juif", as-tu dit. Mais il a fallu que ton ami Goebbels l'interdise, pour la seule raison que j'étais si folle de ce Clark que tu en devenais fou de jalousie. Et pourtant je n'aime que toi, petit idiot. Tu es quand même bien plus célèbre. Ça ne s'efface pas si vite, un amour qui est si grand et si merveilleux.

Fritz Lang est déjà depuis un bon moment à Hollywood. Il s'y connaît bien. Ou un autre de ces Juifs — ils savent, eux, ce que c'est que la culture. Là on verra bien que tu n'es pas rancunier. Il nous faut le meilleur metteur en scène du monde.

Ah, comme je suis heureuse aujourd'hui. Quelles merveilleuses pensées me viennent à l'esprit. Nous allons prendre le paquebot pour traverser, pas vrai ? Aussi grand que le Titanic. J'aurais tant aimé le voir, mais là je venais seulement de naître.

Après la nuit qu'ils ont passée ensemble, comme elle est impatiente de le revoir. Zarah ! Mais lui, assis dans son avion, il s'envole au loin, sans qu'elle le sache. Et on pense : c'est pour toujours.

Je sais ce que c'est. Attendre, attendre, attendre. Chaque coup de sonnette à la porte, chaque cliquetis de la boîte aux lettres, quand le coeur s'arrête de battre... Et puis de nouveau rien. Je suis assise au cinéma. Mon coeur bat la chamade. Je me sens toute brûlante. Ce qu'on voit là, en haut, c'est ma vie.

Toi non plus tu ne m'as jamais rien dit. Je ne savais jamais ce qui t'arrivait. Comme ce jour où on a sonné chez nous à la maison, au n° 93 de la Hohenzollernstrasse, et que se tenait là cette bonne soeur qui faisait la quête pour je ne sais quoi et qu'elle ajouta en partant : "Ah, à propos, cet aimable Monsieur Hitler est maintenant le nouveau chancelier du Reich." A ce moment-là je le connaissais déjà depuis trois ans. Et comment. Mais il ne fallait pas que ça se sache. Ça il faut le mettre dans le film, et comme je suis surprise, mais je ne laisse rien paraître.

Tourne-toi. Tu ne dois pas regarder. Allez, retourne-toi. C'est bien comme ça.

(Elle commence lentement à se déshabiller).

Mais alors, alors finalement tu es venu me chercher. Berlin, Berlin... Les femmes ont l'air si élégantes et si pimbêches quand elles descendent le Kudamm. La foule. Je me sens si gauche. Une bécasse de Munich. J'ai besoin de lingerie neuve, à moi, pour être belle. "Les gaines élégantes de Warner au tissu de rêve miraculeusement élastique. Extensible dans tous les sens. L'accomplissement d'un rêve délicieux". Mais au KDW, jamais je n'oserais y entrer. Tous ces cafés — je suis assise au café Kranzler, sous une marquise, et commande un chocolat. Qui est assise à la table voisine ? Brigitte Helm. Maintenant je le sais, j'y arriverai. Un jour j'aurai aussi une

villa dans la forêt de Grunewald comme les autres acteurs et je me promènerai sur les berges du Wannsee, et partout on verra ma photo. Je le sais, un miracle un jour va s'accomplir.

Et puis l'Hôtel Adlon où il m'a réservé une chambre. Ces tapisseries ravissantes et la salle de bain, toute en marbre, divine. Je n'ose même pas essayer le lit pour nous. Et quand j'ai besoin de quelque chose, je sonne le garçon d'étage.

Et me voilà assise dans cette chambre sans avoir le droit pendant tout ce temps de te rendre visite. L'attente est si délicieuse. Si mon coeur ne savait pas qu'un jour tu me dirais je t'aime. Ces démangeaisons qui vous oppressent le coeur. De la fenêtre je peux voir le Tiergarten. Avec ses tilleuls en fleurs, ses cortèges de cygnes. Comment joue-t-on une telle attente ? C'est qu'il ne faut pas s'ennuyer au cinéma.

C'est le soir seulement que tu m'envoies une voiture. Devant moi la Porte de Brandebourg. On peut à peine passer. Des milliers de gens se bousculent près de moi avec leurs drapeaux rouges et leurs visages enflammés. Ils chantent. Je ne sais pas ce qui se passe. Tout à coup je réalise. Je me sens devenir toute brûlante. Ils chantent pour toi. C'est indescriptible, de se trouver parmi tous ces gens, comme au sommet d'une vague, une tempête qui vous envahit et qui me précipite au loin. Plus loin, encore plus loin, toujours plus loin. Quelle ivresse !

Comment on va tourner ça. Il faut qu'on me reconnaisse au milieu de tout ça. La flamme dans mes yeux sous le reflet des torches. Il me faut beaucoup de gros plans, qu'on sente ce qui se passe en moi.

(Elle s'est déshabillée; elle est en lingerie de soie. Elle se tourne d'un mouvement ample)

Maintenant, tu peux regarder.

(Elle attend, mais rien ne se passe, aucune réponse)

Aujourd'hui est le jour de notre mariage.

Je m'en fiche que l'Allemagne ait besoin de toi encore plus qu'avant. Je te veux maintenant.

(Elle prend ses seins dans ses mains)

Je sais comment tu les aimes. Gros. Peut-être que j'y ferai mettre quelque chose à Hollywood. S'ils y tiennent, ils pourront le retenir sur mon premier cachet. Quand le Viktor pour la première fois reste chez la Zarah, pendant la nuit, et on sait bien ce qu'ils font, mais on ne le voit pas. On ne regarde que l'ciel et les nuages et là-dessus la musique... comme dans un rêve. La première fois, c'était sur le sofa du 16, Prinzregentenplatz, sur lequel un peu plus tard tu allais t'asseoir avec Chamberlain, la tête enfouie là au milieu, et tu murmures : "Tout ça je ne le fais que pour vous, mon gros bêta". Ta peau est aussi tendre et blanche que celle d'un poulet, et ta moustache

chatouille, quand tu m'embrasses. Et là en bas. Entre mes jambes. Ton petit poinçon... Et tu n'en as pas deux, mais une seulement. C'est si mignon. Si joli dans ma main. Comme un petit oiseau craintif. Quand je referme les doigts, il a disparu.

(Elle met en marche le gramophone : on entend "Blutrote Rosen".)

Ne sois pas si ronchon. Pourquoi ne veux-tu pas danser ? Pas même pendant ma nuit de noce ?

(Elle danse seule.)

Ce que je me sens légère et gaie aujourd'hui !

(Elle prend des robes pour les essayer en les tenant devant elle.)

Tu sais encore quand je l'ai portée, celle-là ? Non évidemment. Fallait toujours que tu penses à tant de choses. Les autoroutes et les Jeux Olympiques et la Coccinelle. Ça, c'était quand les Autrichiens t'ont tellement ovationné, comme des fous, que même toi tu en as été tout étonné, tu m'as appelé de Loinz pour me dire de venir. C'était mon premier voyage avec toi. Mais jamais je n'avais le droit de m'asseoir avec toi dans une auto. Si quelqu'un me demande, c'était ton idée, je dois dire : je suis une secrétaire. Mais même à côté de toi, tu es si loin pour moi. Si je devais vivre sans espoir, si je devais imaginer que personne ne m'aime. C'est Mlle Heise qui l'a faite sur sa machine à coudre. 85 marks, une folie.

Celle-ci, c'était à l'Opéra, le 1er septembre, le jour où tu as déclaré la guerre. Ne me plaisait pas. J'avais l'air tout à fait godiche là-dedans.

Et celle-ci a la même couleur que la robe que porte la Hoppe dans Romance en mineur. Elle est comme neuve. (Elle la porte à son nez) "Persil lave plus blanc et protège les fibres". Tu n'as jamais voulu que je devienne actrice. Mais maintenant, t'es bien obligé de l'accepter.

Et pourtant, t'as toujours eu un faible pour les artistes, mon cher. Quand le Speer était là, hier, et qu'il t'a dit qu'il ne voulait pas laisser raser l'Allemagne, comme toi tu le souhaitais, j'ai vu alors que tu n'as eu qu'un sourire triste. Même le Moser, tu as levé son interdiction de jouer parce qu'il t'a tellement fait rire dans ses films et ça malgré qu'il ait refusé de quitter sa pétasse juive.

Si notre film doit être un succès, avec le Clark, alors c'est Pearl Buck et Margaret Mitchell qui doivent en écrire le scénario. Ce sont mes préférées. Il faut quand même bien que cette stupide guerre serve à quelque chose.

(Elle est debout devant le miroir)

N'oublie pas que nous devons nous habiller. A Hollywood, il nous faudra changer ta garde-robe. Pour la première. Sinon on sera gênés. Quand je pense à la façon dont tu étais fagoté autrefois : costume bleu, chemise

mauve, veste brune, cravate rouge, chaussures jaunes. Et ça de la part d'un peintre. Un vrai clown de cirque. Chez moi, tout doit s'accorder. Une seule tonalité. Il faut que ce soit parfait. Plutôt pieds nus que dans des chaussures qui détonent. Tu sais quoi ? Il y a de quoi désespérer. Je n'ai rien à me mettre pour la traversée.

(Elle saisit le combiné du téléphone et compose un numéro.)

La maison Lederer, s'il vous plaît. Allô ? Oui, Eva Braun à l'appareil. J'avais commandé des chaussures de Florence, de chez Ferragamo, blanches pour mon — Comment cela, elles ne sont pas arrivées ? Fermé ? Vous êtes le premier chausseur du Kudamm. Je sais bien que nous avons une guerre. C'est pour ça que mon mari a si peu de temps pour moi. Mais j'en ai absolument besoin pour mon — Où ? D'accord, j'essaie là-bas (Elle raccroche.) Le meilleur chausseur du Kudamm. Fermé. Voilà, tu as ce que tu voulais. Avec ta guerre.

(Elle recompose un numéro. On entend, indistincte, une voix russe.)

Non, non — ce n'est pas nécessaire.

(Elle repose brusquement le combiné. Elle se tient debout comme pétrifiée. Pendant un moment elle ne sait pas ce qu'elle doit faire.)

Les Russes. Si près déjà. Avant-hier ils n'étaient encore qu'à Pankow.

(Elle lutte pour se donner une contenance. Cela dure un certain temps.)

Si je devais vivre sans espoir, si je devais imaginer... J'appelle une amie et demande : "Chère Madame, les Russes sont-ils déjà là ?" Elle : "Attendez, Mademoiselle Braun, un moment. Pour regarder par la fenêtre, il faut que je desserre le noeud coulant et que je descende de la chaise. Bien que ce noeud m'ait donné bien de la peine."

Méthodique est l'esprit allemand. Qu'il y ait si peu d'espoir au sein du peuple allemand après tout ce que tu as fait pour lui. Je sais qu'un jour un miracle s'accomplira. Comme elle était pimbêche au téléphone. J'aurais dû dire que maintenant je m'appelle Eva Hitler, elle en aurait fait une tête.

L'iceberg, comme un couteau, s'enfonce de la proue jusqu'au milieu. A quelle vitesse il sombre ! Et dans le même temps tout le monde pense : il est insubmersible. Les femmes et les enfants courent jusqu'aux canots de secours. Et les hommes se tiennent au bastingage et agitent la main en guise d'adieu.

Voilà ce que tu aurais pu être. Si fougueux, si chevaleresque. L'orchestre de bord joue. Tu l'as toujours su, ce qui compte c'est la forme. Moi je ne serais pas montée dans le canot de sauvetage. Je serais restée à tes côtés au bastingage. Si quelque chose t'arrive, je meurs.

(Elle approche la main du collier qu'elle porte autour du cou, auquel est suspendue une capsule.)

Le cadeau de mariage de Bormann. A glisser sous la langue, d'après lui.

(Elle prend la capsule dans sa bouche.)

Et mordre dessus un bon coup. J'ai de bonne dents.

(Elle mord.)

Qui jouera le rôle de ma vie si je reste ici ?! Et si je fais ça ?! Tu m'entends?! Si je suis morte, il n'y aura pas de film avec moi. Comment pourront-ils m'aimer s'ils ne me connaissent pas ?

(Elle recrache la capsule.)

J'aurais tant aimé le voir quand il quitte Southampton pour son grand voyage. Je le vois là devant moi. Le plus grand paquebot du monde. On n'a jamais rien vu de plus grand. Baigné de lumière, des milliers de gens agitent la main au bastingage. La salle de gymnastique et le court de squash. Je joue au tennis et Wolf se repose dans une chaise longue, et le soir je lui apprends à danser. L'air pur lui fera du bien comme naguère les promenades en montagne sur l'Obersalzberg. Voilà des années que tu ne vis plus que dans tes bunkers. Ton visage est déjà tout gris. La guerre a ruiné ta santé, mon pauvre chéri.

(Elle se détourne.)

J'ai senti son effroi quand il a vu son visage dans mes yeux, le tremblement de la tête, le portrait d'un vieillard, un tout autre homme que dans le journal. Si Wolf n'était pas le Führer, je ne supporterais pas sa vue un seul instant. Il n'est plus aussi beau qu'avant. Non, ça n'aurait aucun succès dans notre film. Comme j'ai haï ces séparations, chaque fois on prend quelques années. Il n'y a que dans les journaux qu'il ne vieillit pas. Comme tu parais différent à la tribune entre tous ces drapeaux et les projecteurs dirigés sur toi. Que sur toi. Mon Führer. Et parmi tous ces gens : moi. Pour moi tu es loin, et pourtant pas loin, car nos âmes ne font qu'une. J'ai tellement envie que tu me voies, que nous soyons ensemble, seuls, rien que nous deux, de me tourner vers la femme près de moi et de lui dire : "Celui-là, là-haut, c'est lui — mon Führer". "Oui", soupire-t-elle, "le mien aussi". Pauvre conne. Ce n'est pas facile de devenir la première dame d'Allemagne. S'ils connaissaient ma vie, aucun d'entre eux ne m'envierait. Pendant des heures, les yeux rivés sur le téléphone, je suis incapable de rassembler dans ma tête la moindre idée claire. Le vide total. J'arpente la chambre, cent fois, mille, des millions de fois. Je ne peux même plus avaler quoi que ce soit. Et là, enfin, une auto. Je cours à la fenêtre. A nouveau rien.

Rien qu'un quelconque adjudant qui annonce : ça va durer encore un moment. Peut-être deux semaines. Ou trois. Dans le film je le jouerai d'abord comme ceci... Et puis comme cela... Oh mon Dieu, pourtant je suis encore si jeune. Pourquoi moi, pourquoi moi ?! On imagine les choses tout autrement. Si je devais vivre sans espoir, si je devais penser que personne ne m'aime, la vie n'aurait aucun sens pour moi.

Tu sais ce que je crois ? Ce sont les femmes qui ont fait ton succès, pas ceux de ta clique. Le parfum d'aventure qui flotte autour de toi. Tu es toujours si chevaleresque. Si galant. Avec de telles manières. Toutes les femmes fondent quand tu leur baises la main et que tu leur fais des compliments. L'école viennoise. Erna Hanfstaengel dans son salon.

(Elle la singe.)

"Mon très, très cher monsieur Hitler, comme nous nous languissons de vous." Les ténèbres sont une force, leur magie attire les femmes. Winifred Wagner, dévalant les marches de Bayreuth à ta rencontre, telle une Walkyrie. Tu as toujours bien aimé le théâtre. Ou encore la Bechstein avec ses pianos : "J'eusse aimé qu'il fût mon fils." A d'autres. Ces grasses matrones avec leurs maris impuissants qui tournent autour de toi comme des chiennes en chaleur. Et chacune était jalouse de l'autre. Toutes le voulaient à leur côté — le plus grand homme du monde. Mais c'est moi qu'il a choisie. Moi. Son gros bêta.

Maintenant, elles n'ont plus leur mot à dire. Mon père, lui, prétendait que tu étais un jeune blaireau qui croyait avoir la science infuse. Alors que tu n'as que neuf ans de moins que lui. Parce qu'il était lieutenant dans les Flandres, et toi seulement caporal. Il aurait pu te donner des ordres, hein?

(Elle rit.) Te mettre au garde à vous. Ta voiture s'arrête toujours au coin de la Türkenstrasse, pour que les parents ne remarquent rien. Père est fou de rage quand je rentre à la maison après dix heures. Tu te souviens quand il nous a vus ensemble sur la photo dans ce journal tchèque, quand nous étions à Prague à cause de ce Hacha, il s'est déchaîné comme un furieux. J'avais peur que tu sois obligé de l'enfermer dans un camp pour le calmer. Ça aurait été bien fait pour lui. Il m'a toujours surveillée de près. A dix heures, le courant coupé, je suis obligée de lire avec une lampe de poche sous la couverture. Et quand je sèche l'école, il pleut des coups. Toi tu n'as jamais frappé personne. Tu es bien trop sensible pour cela. Un jour ma mère a plongé ma tête dans une bassine d'eau glacée. A cause de mes sautes d'humeur. J'ai compté. Jusqu'à 72. Tout est devenu noir. Ça n'a servi à rien. J'ai toujours eu une forte volonté. Ce que je veux, je l'ai toujours obtenu.

Tu aurais bien fait de l'enfermer dans ce camp. Le gaz, ça aurait été trop. Au moins une semaine. La mère aussi.

Et Ilse, celle-là je l'ai prévenue. Si elle t'insulte encore à propos des transports de Juifs, je ne la ferai pas relâcher seulement parce qu'elle est ma soeur. Tout le monde connaît un Juif. Connaisait. Je n'ai jamais

compris ce que tu as contre les Juifs. Je sais, tu as fait vérifier, en secret, si je suis bien aryenne comme toi. Au couvent, la mère supérieure disait toujours : "Ce que nous haïssons, en réalité nous l'aimons." (Elle réfléchit.) Ça non plus je ne l'ai pas compris. Au combattant le plus valeureux revient la plus belle femme, ça je l'ai compris.

Je suis particulièrement bien de profil, ça je le dirai à Fritz Lang. J'entends leurs voix. Je sais, ils soutiennent en ricanant que je suis une grande déception de l'histoire. Alors qu'il a toujours voulu entendre mon avis, et quand je le félicite, il est heureux. Comme avec sa Volkswagen, même si moi je préfère de loin une Mercedes. "Une belle femme a le droit d'exprimer tout ce qui lui ferait plaisir", ça a toujours été ton avis. Je ne suis pas Lola Montes, moi. Je ne t'ai pas détruit. Je n'ai fait que t'aimer, ça m'était égal ce que tu étais. Je t'ai aimé, moi.

Comme je l'ai haïe, cette petite traînée, ta nièce, qui était enceinte, de toi. Chaque année, pour l'anniversaire de sa mort ou pour la Noël, tu es dans sa chambre. Tout seul. Un musée, personne n'avait le droit d'y entrer. Que toi. Quand on se le représente. Comme tu es assis là, tout à fait seul. De quoi avoir une crise cardiaque. Après sa mort, il voulait se suicider ou quitter la politique. Ce que cela aurait signifié pour le peuple allemand, on ne le saura que plus tard. C'est moi qui l'ai aidé à surmonter la plus grande tragédie de sa vie. Personne d'autre. Moi.

Qui pourra m'aimer si personne ne me connaît ? "Le seul vrai danger est dans ce qui reste caché", a toujours affirmé la mère supérieure. Je dois tourner ce film.

Quand Bormann, ce lourdaud de paysan, a voulu interdire la permanente, à cause de la victoire finale, qui alors est allée vers le chef et a dit : "La femme allemande croit en toi, mon Führer, et à la victoire finale, mais pas sans permanente" ? Un jour, la femme allemande découvrira la vérité, tout ce que j'ai fait pour elle. J'ai toujours été bonne. Quand tu apprends dans le salon de thé, que Rudolf Hess s'est envolé vers l'Angleterre, tu t'es pris d'une telle rage. Tu te mets à hurler, tu veux faire fusiller sur le champ sa femme et son fils. Et tous se lèvent d'un bond comme des singes et veulent se mettre en route. Sans doute ont-ils peur que tu les fasses tous fusiller par la même occasion. Tous sauf moi. Je vais vers toi. Comme ceci... Ça, ça doit entrer dans notre film, la façon dont je m'avance vers toi, toute calme et réfléchie, et je dis : "Qu'y peut-elle, la pauvre femme dont le mari est un criminel ?" Là tu as eu honte. Ils vont être étonnés, dans notre film, quand ils verront que je n'ai pas peur de toi, le plus grand homme du monde.

Je ne me lave pas avec des cadavres, moi, ai-je répliqué au chef. Ça tu me l'as promis, que tu ne ferais pas de savon avec les Juifs. A cause du cancer de la peau. C'est aussi à cause de ça que je ne peux pas fumer. S'il me surprend avec une cigarette, dit-il, il exige immédiatement le divorce. Il dit qu'avant de retourner à la vie privée, il ordonnera que sur les paquets de cigarettes vendus dans toute l'Europe soit inscrit : la fumée du tabac est mortelle. Ainsi tu prends soin de tous. En haut dans la chancellerie du Reich, tu rampes toujours furtivement comme un indien jusqu'aux toilettes pour tenter de surprendre quelqu'un en train de fumer. Goebbels par exemple. Ce que tu aurais aimé le plus, c'est interdire à tous les Allemands de fumer. Mais cela aurait renforcé la résistance. Et tout ce à quoi tu as pensé ! La "voiture du peuple". Je me rappelle encore, tu me l'as offerte pour mes 27 ans. J'étais debout devant elle et pendant tout ce temps tu as couru tout autour, tout fier, parce que tu l'avais imaginée dans ta cellule de la prison de Landsberg. C'est pour ça que je n'ai rien dit, même si je préfère conduire une Mercedes plutôt que cette Volkswagen. Celle-là, c'est bon pour Ilse. Quand tu présentes ton projet à Porsche en ajoutant : "Ça va coûter 900 marks et dans dix ans, on en vendra un million par an. Les formes de la nature. Une coccinelle", il t'a ri au nez. Mais plus tard ils ont même construit une ville et ils lui ont donné ton nom : Wolfsburg. Une chose qu'ils ne peuvent pas te prendre : la force durable de ton nom. A la fin de notre film, il faudra les voir au volant de ta Volkswagen sur tes autoroutes traverser les paysages d'Europe que tu leur avais promis. Pour qu'ils se souviennent toujours de toi. Sous l'autorité de son chef, pour la première fois le peuple allemand fut heureux.

(Elle se dirige vers la bouche d'aération, à laquelle est fixé un haut-parleur qui établit la liaison avec le monde du dessus. Elle amplifie le son. Elle tend l'oreille.)

Allez-y, chuchotez. Je suis l'ange de la mort, parce que je suis venue à Berlin et ne veux pas en repartir. Mes ailes ne froufroutent pas dans les ruines. Quand j'arrive, tu veux aussitôt me renvoyer. C'est le moment le plus difficile de notre vie. Mais alors tu m'as embrassée sur la bouche. Ça tu ne l'avais encore jamais fait auparavant. Que tout le monde puisse le voir. Alors j'ai su que tu avais perdu la foi en une issue heureuse. "Si mes généraux étaient aussi valeureux que cette Eva", a-t-il dit en pleurant. La phrase doit figurer dans le scénario. Ça fait une bonne scène pour le film. Moi ici, et là ses généraux. Et lui entre les deux. Il faut que ça se termine bien. Je n'ai fait de mal à personne. Je dois vivre.

Maintenant il ne pouvait plus se défilé. Maintenant il était bien obligé de me prendre pour femme. Ça c'est mon "Triomphe de la volonté"¹. Je savais que j'aurais besoin de souffle. Deux fois il m'a fallu te rappeler à mon amour. T'en souviens-tu ?

¹Titre du film de Leni Riefenstahl sur les Jeux Olympiques de 1936.

(Elle saisit un revolver. Elle prend des poses.)

Ça, ça rend bien ... Ou alors comme ça... 6.35, le même calibre que celui avec lequel elle est morte. Ta nièce adorée. Un seul coup a suffi. Après ça il n'a plus jamais mangé de viande. Pourquoi voulais-tu te punir ? Bah, ça ne concerne pas notre film.

La première fois, il faisait un froid glacial. Les parents sont en voyage. Je vais dans la chambre à coucher et ouvre le tiroir de la table de nuit. Il est là. Quel froid dans la nuit, la maison n'est pas chauffée, mais je me sens si bien, si chaude. Je suis couchée sur le lit. Tout est plein de sang. Qu'est-ce qui a bougé ? La main ou la tête ? Un visage apparaît au-dessus de moi. Les yeux écarquillés de Ilse. Le lendemain tu arrives en courant à l'hôpital avec un énorme bouquet de chez Fleurop. Sous tes doigts la minuscule cicatrice que même tes baisers n'ont pas pu gommer. La balle a évité de peu la carotide.

C'était stupide. La deuxième fois je ne voulais pas avoir de cicatrice. A cause des gros plans. Je veux beaucoup de gros plans avec Clark. Ça, il faut le mettre dans mon contrat. 20 valiums. D'abord ça devait être 35, mais quand je les ai vus là dans la main, j'ai pris tellement peur. Après ça, tu ne m'as plus jamais fait attendre si longtemps. Tu m'as toujours appelée une fois par semaine.

Il suffit que j'aie mal à l'estomac, et tu deviens fou d'inquiétude. Alors tu laisses tomber tes stupides généraux et tu accours. Je ne peux même pas prendre le soleil, à cause du cancer. A Hollywood il y a toujours du soleil, là tu ne pourras rien y faire.

A ce moment j'aurais bien aimé écouter la radio. Qu'est-ce que maman, Gretel et Ilse vont dire quand elles apprendront que je suis désormais la première dame d'Allemagne. Et surtout le père. Ha !

(Elle regarde le plafond.)

Il bouge. Il a huit mètres d'épaisseur, mais je sens qu'il s'affaisse. Chaque heure un peu plus. Et les murs — avant-hier il me fallait vingt pas pour aller de l'un à l'autre. Maintenant je peux presque les toucher avec mes deux mains.

La puanteur des chairs brûlées et pourrissantes que les ventilateurs refoulent au-dessus de notre lit de noces, qu'il ne peut déjà plus depuis longtemps partager avec moi, pendant que là-haut le Tiergarten commence à reverdir et que tous ces jeunes innocents meurent pour notre postérité. Parce que personne ne l'a aimé, il doit gagner la guerre.

Hier je suis montée encore une fois pour happer un peu d'air. Trente-sept marches il y a. Je les ai comptées. Pour la première fois. Les crocus sont en fleur. Oh mon Dieu, comme la vie est belle. Je vois des perce-neige entre les pavés de la cour d'honneur. Le printemps. Le vert tendre des feuilles. La pourriture et la vie. On dit que c'est sur les plaines de Verdun que les arbres sont les plus verts. La nature s'en contrefout, de la fin de l'Histoire. Quand le Viktor et la Zarah sont au balcon et contemplent Berlin, et que c'est la nuit. Alors Viktor dit : "C'est beau, hein ?" Et Zarah lui répond béate : "Comme dans un conte". "Non, beaucoup plus beau, comme dans la réalité", dit Viktor. "La réalité est belle, même s'il y a des dangers, ou peut-être justement parce qu'il y a des dangers". C'est divin. Et alors arrivent les bombardiers. Je ne veux pas mourir.

Mes yeux cherchent l'Hôtel Adlon derrière les nappes de fumée. Les grands miroirs de cristal dans la salle de bains. Mon visage y paraît si joli, quand je passe le peigne dans ma chevelure. "Schwarzkopf, le shampooing moussant extra-doux". Je me couche dans la baignoire de marbre. L'eau chaude coule entre mes jambes, ça exhale le lilas et la lavande, et je rêve, quelle sera ma vie. A Hollywood toutes les stars de cinéma prennent deux bains par jour. C'était là, derrière. Le plus bel hôtel dans lequel j'aie jamais logé. Il ne reste plus qu'un piano à queue. Le reste est parti. Ils le reconstruiront. L'Hôtel Adlon appartient à Berlin comme l'Avus et le Kudamm. Sur l'étang du Tiergarten il n'y a plus un seul cygne. Ils les ont tous abattus. Comment peut-on faire quelque chose d'aussi cruel ? Je me retourne. Tout a disparu. Berlin, la ville des grands magasins. Ici il y avait une maison, là il y avait une maison.

"Plus tu veux contrôler quelque chose, plus grand sera le chaos", a dit la mère supérieure. "Tu ne peux bien posséder que ce que tu laisses en liberté".

Quand tu traversais l'Allemagne dans ton wagon de chemin de fer, il fallait fermer les rideaux. Tu ne voulais plus rien voir, car ils t'avaient tous tellement déçu.

Chaque fois que tu voyais Le Crépuscule des dieux et qu'à la fin tout avait brûlé et sombré, tu baisais la main de Winifred Wagner à côté de toi, et les larmes coulaient sur ton visage. Il en a toujours été ainsi, les hommes s'entretuent et les femmes restent en arrière au pied des tombes. Je n'ai jamais compris pourquoi les hommes font ça. Je hais ces morts héroïques. Je ne resterai pas au pied de ta tombe.

(Elle cherche dans l'armoire, et trouve un uniforme en lambeaux et taché de sang. Elle s'avance vers le miroir, puis vers le sofa.)

Quand tu m'envoies l'uniforme — partout ton sang ... Je crois que je vais mourir. Mais alors je sais qu'il y a un destin. Dieu doit avoir son plan te concernant, sinon comment aurais-tu pu survivre à tous ces attentats ? Trois minutes de plus, et la bombe de cet Elser te déchiquetait dans la brasserie. Comme tous les autres. Même mon père a failli être tué. Cela m'aurait été égal pourvu que toi tu survives. Une telle phrase, il faut que je

la dise dans le film. Très dur. Et la scène où tu te penches au-dessus de la table et tu dis à tes généraux qu'ils ne sont même pas capables de conduire une vraie guerre. Et les spectateurs voient la bombe qui est dessous. Que tous tremblent pour toi !

Comme quand Viktor Staal est abattu au-dessus de la Russie et qu'il envoie un télégramme, mais Paul Hörbiger, qui aime aussi Zarah, ne le lui donne pas, et on ne sait pas s'ils vont jamais se revoir... Toi, tu t'es toujours regardé un autre film après, avec ce général pendu à un crochet de boucher. La corde de piano s'entortille autour du nez et les jambes gigotent. Combien longue peut être une agonie et combien rapide peut être la mort! Le craquement des vertèbres. Je suis incapable de regarder, mais toi tu es tout exalté. Si tu t'étais fait coincer le 20 juillet, qui sait ce qui se serait passé ? Alors on aurait dit encore que nous n'avions perdu la guerre qu'à cause de ce coup de poignard. Il doit y avoir un destin.

Bien que tu sois si bon, tu as regardé le film. Encore et encore. Moi je préfère Clark Gable.

Tout le monde t'abandonne, Wolf. Seul Daimler Benz tient avec le Führer jusqu'au bout. Il a fait repeindre ma voiture pour que je puisse venir ici. A 52500, le numéro d'immatriculation, je le veux aussi dans le film. Espérons qu'il y a des voitures allemandes à Hollywood. Tous les chefs d'Etat allemands doivent rouler en Mercedes. Pour la vraisemblance. Sinon le peuple allemand perd son identité. Les gouvernants allemands vont et viennent, les autos allemandes restent. Après tout ce que tu as fait pour le peuple allemand. L'ingratitude est le salaire de ce monde. Le temps des honnêtes gens est révolu.

Même Hermann, mon beau-frère. Quand le téléphone sonne, hier. D'abord je n'ai pas voulu y aller, et ça sonne, ça sonne, ça sonne encore. Déjà avant de décrocher, je savais que c'était lui. Cette angoisse dans sa voix quand il dit qu'il est dans son appartement de la Bleibtreustrasse, juste en train de se changer. Je dis : "Et la guerre, où est -ce qu'elle en est ? Elle est déjà finie ou est-ce que simplement tu n'en as plus envie ?" Alors il me supplie: "Viens. Viens avec moi. Tu es encore si jeune." Je suis toute bouleversée par sa voix. "Tu es jeune. Tu ne vas tout de même pas mourir avec lui. Tu veux vivre, comme moi." Comme il parle vite. "Viens, viens avec moi. En Suisse". Il disait qu'il avait de l'or sur lui, et mes bijoux. La parure de tourmaline, que tu m'as offerte, pour mes vingt-et-un ans. Majeure. Exactement une semaine après ta victoire. Le premier bijou de toi. Là je le savais. Quand un homme offre un bijou à une femme, ça veut dire que c'est sérieux. Les noces de Gretel et de Hermann furent beaucoup plus belles que les miennes. Maintenant ma soeur attend un enfant de lui. Je n'aurai jamais une famille à moi. Il y a dix ans, là... C'était pas malin de sa part, d'appeler ici. Il n'aurait pas dû dire où il était. Le fonctionnaire allemand accomplit son devoir. Sur ce point, il ne veut rien savoir.

(Une forte explosion. La lumière vacille, puis se rallume.)

C'était tout juste. Les bons voeux de mariage de ton ami Staline. Son compère Goebbels, le pied-bot, pourrait prononcer un discours de revanche ravageur. De la victoire de la foi. Où peuvent-ils être maintenant ? Hier je ne pouvais pas encore les voir. Au Nord les Russes sont tout près du pont de Weidendamm, à l'Est ils sont au Lust garten. Au Sud, place de Postdam, à l'Ouest au Tiergarten. A quatre cents mètres de la Chancellerie du Reich. Combien de temps faut-il pour quatre cents mètres ? Le Général Mohnke dit : 24 heures. Nous devons nous dépêcher, Wolf. A cause de notre film. Le pape l'a dit, il ne te laissera pas tomber. Il t'aidera pour que nous soyons vite en Amérique.

Ensemble avec les Russes, nous aurions été invincibles, as-tu dit hier. Peut-être aurait-il fallu entrer plus tôt chez les autres, comme tu en avais eu l'idée, dans le temps, à Munich après la Première Guerre, quand tu es rentré à la maison si furieux parce que celle-là aussi tu l'avais perdue.

(Elle boit.)

Fallait-il vraiment que tu ailles en Russie ! A cause de ces quelques fourrures et de ce champagne russe ! Et par-dessus le marché en juin ! Quand le temps est au plus beau. Alors que tu avais promis de m'emmener en Italie pendant l'été 41.

C'est comme avec Zarah quand enfin ils se rencontrent à Rome, et qu'elle pense qu'ils ont trois semaines l'un pour l'autre, et qu'alors Viktor dit qu'il préfère aller à Berlin, alors qu'il n'a reçu aucun ordre pour cela, et qu'elle ne peut tout simplement pas comprendre que pour lui la guerre est plus importante que leur amour.

Si on était allé tous les deux sur la Riviera, tu sais ce qui se serait passé ? Tu aurais pu attaquer la Russie le printemps suivant, on se serait épargné tout cet hiver russe, nous aurions gagné et maintenant nous serions en plein tournage.

(Elle s'allonge sur le sofa.)

Nous aurions pu faire des emplettes à Gênes ou à Milan. Portofino. La Riviera. Tous ces jeunes Italiens avec leurs sombres yeux de braise et leur ventre plat. Partout on entend : "La bella bionda". Je m'imaginai vraiment notre nuit de noces autrement.

(La main entre les cuisses.)

Leurs faces de Mongols, la bave de tabac aux lèvres. Leurs doigts aux taches brunes qui effleurent lentement le cou blanc de nos femmes allemandes. Les femmes des vaincus appartiennent toujours aux

vainqueurs. Ils se glissent en rampant depuis les steppes asiatiques, sans même percevoir l'hiver russe. Tu as dit : s'ils s'emparent de nous vivantes, ils nous feront traverser Moscou en convoi. Dans des cages à rats. Et puis ils m'arracheront les vêtements du corps et se jetteront sur moi.

Non.

Comme un chien sur une chienne.

Non.

Et ils me souffleront au visage leur haleine qui pue la vodka et l'oignon.

Non.

En plein milieu de la Place Rouge.

Non.

L'un après l'autre.

Ouiiiii....

(Elle gémit. Elle se soulève, puis s'effondre épuisée. Silence.)

Quand nous avons fait ça pour la première fois, ta peau blanche, ton ventre douillet. A peine je te touchais, tu te rétractais, et puis tu me l'a mis dans la main, celui que des millions de femmes voudraient posséder. Comme il était minuscule ! Tu t'es couché sous moi en implorant : " Donne, donne, donne. Anéantis-moi." Tu voulais toujours jouer à la guerre. Même au lit.

Combien de fois ai-je été couchée ainsi, ta sueur sur ma peau brûlante, en train de refroidir lentement, les genoux resserrés, muette, les yeux rivés au plafond, pour que ça reste encore un peu en moi, pendant que tes gardes du corps évacuaient l'escalier et que toi en bas tu démarrais en trombe dans ta limousine noire. Et toujours l'angoisse que ce soit la dernière fois. L'angoisse de te perdre. Seize ans. Jour pour jour. Jour pour jour.

(Elle boit.)

Tu m'as toujours utilisée pour cela. Pendant seize ans j'ai été la maîtresse du plus grand homme d'Allemagne et du monde entier, et personne ne devait le savoir. Je suis assise en bas, au parterre, comme une secrétaire, pendant que tu t'exhibes dans ta loge au milieu des actrices qui auraient fait n'importe quoi pour obtenir un rôle. Vaniteux comme un coq. La Ondra, la Wessely, la Dagover ou la Riefenstahl. Ça, ça te plaisait, hein ? Des artistes célèbres à tes côtés. Il n'y a que moi qui n'avait pas le droit d'en être une. Les putes. Des putains de la gloire à laquelle moi je n'avais pas droit. "Un homme intelligent se prend une femme sotte. Pendant mes loisirs je veux avoir la paix." J'aurais pu te frapper au visage quand tu l'as dit. En ricanant. Et tout le monde a éclaté de rire. Parfois j'aurais voulu me lever d'un bond, en plein parterre, devant tous ces gens, et hurler de toutes mes forces : "Je suis l'amante du plus grand homme d'Allemagne." Qu'est-ce que tu aurais dit de ça ?! Tu aurais sûrement rougi. Mais alors tu m'aurais expédiée dans un camp de concentration. Peut-être. Ou à l'asile. Personne ne m'aurait crue. Tu crois que je suis idiote ? Je suis plus maligne que toutes les autres.

Pendant seize ans j'ai tremblé pour toi, maintenant tu restes avec moi, pour toujours. Ta nièce avait vingt-trois ans. Moi j'ai atteint dix ans de plus qu'elle. Je me suis coiffée comme elle. A Hollywood il y a les meilleurs coiffeurs. "Pour donner du volume à vos cheveux, teinture Sebald".

(Elle allume une cigarette et fume. Elle fredonne "Smoke gets in your eyes")

Pourquoi est-ce que je m'adresse à une ombre ? Regarde par ici. Qu'est-ce que tu veux faire contre ça ? Voilà que tu te remets à marmonner tout seul: blablabla. Ces interminables monologues devant la cheminée, alors que moi je me languis d'autre chose. Une parole humaine. Que tu te rendes compte que je suis là, près de toi. Jamais tu n'as voulu être seul avec moi. Aucun être normal ne peut rester debout chaque nuit jusqu'à quatre heures du matin. Personne ne dit quoi que ce soit ni ne contredit. De tes héros, tous ne font que lutter pour garder les yeux ouverts. Celui qui s'endort, fusillé ! Pas de vertu sans terreur. Quelle drôle de devise. Tous les regards tournés vers moi, suppliants. Oui, soudain ils ont tous besoin de moi. Tout d'un coup. Une fois j'ai tapé si fort sur ton pied sous la table, que pendant une semaine, après le repas de midi, il t'a fallu te rendre chez ton pâtissier chercher ton gâteau aux pommes préféré en boitant. Et la douleur est si forte que le lendemain tu dois reporter l'attaque contre la France. Mon grand héros ! Ne dit-on pas que derrière chaque grand homme se tient une femme ?

(Elle boit.)

Tu aurais dû m'écouter plus souvent. On ne serait pas coincés dans ce bunker à vingt mètres sous terre. Dans ce monde de fantômes gris. Le plus grand homme du monde — ne parle plus que de bouffe et de sa chienne. Parfois sous la table je donne des coups à cette stupide bestiole jusqu'à ce qu'elle tourne dingue et que tu demandes ce qui se passe. Là ils vont bien rire au cinéma. Et chaque jour nous nous disputons, éternellement ces pommes-de-terre à l'eau et ces oeufs ! Ça me rend complètement malade. Et quand on veut avoir un petit morceau de viande, il vous traite de bouffeur de charogne et de profanateur de cadavres. C'est de l'humour, j'espère. Avec ton goût du sarcasme.

Pourquoi n'y a-t-il pas de viande en Allemagne ? Parce que les moutons travaillent, les boeufs sont au front et les cochons au parti.

(Elle rit. Elle se tait brusquement et jette un coup d'oeil vers l'ombre)

Tu l'as fait mourir, ta nièce, pas vrai ? Depuis tu n'as plus jamais mangé de viande.

(Elle court vers la bouche d'aération. Bruit de bottes.)

Parfois tu es si glacial. Je dois téléphoner à Gretel. Avant.

(Elle décroche le combiné et compose un numéro.)

C'est le mari de ma soeur... Gretel ? C'est moi, Eva, ta soeur. Tu as entendu à la radio ?... Eh bien, tout ce qu'on peut encore capter, c'est la radio de Stockholm. Je voulais être la première à te le dire. Devine... Je suis la femme la plus heureuse du monde. Oui, il l'a fait. Maintenant tu peux m'appeler Madame Hitler. Là tu en fais des yeux ! Cette nuit ils ont tous été très gentils avec moi, même Bormann et les Goebbels. Ils étaient nos témoins. Même les enfants de Magda m'on félicitée, tous les six...

Enfin... Ton mariage avec Herrmann l'année dernière en juin était beaucoup plus beau. Nous n'avons eu que du mousseux et des petits pains fourrés... Oh là là ! Voilà qu'il se remet à tourner en rond. Ça fait plusieurs heures qu'il ne me parle pas. Il annote un manifeste imbécile, ou bien il examine avec Speer les plans de Linz qu'il veut construire quand tout sera fini, et où nous irons nous retirer. Rien que lui, moi et sa chienne Blondie. Il m'a promis qu'il ne porterait plus jamais d'uniforme... Eh bien, je ne crois plus un mot de ce qu'il dit. Tu vois bien ce qui arrive. Hier Goebbels m'a dit : "Avant d'en arriver à me pendre, je préfère croire à la victoire finale." Je voulais seulement te dire que tu ne pourrais peut-être pas me rejoindre pendant un certain temps. (Plus bas.) Je ne sais pas si je vais rester.

(On entend des ordres confus.)

Attends. (D'un ton précipité.) Je veux seulement encore te dire : ton mari va bien. Que veux-tu qu'il y ait ?... La dernière fois que je l'ai vu, c'était hier. Il était en bonne santé et — (Bruit de fusils qu'on recharge.)
Attends...

(Elle court jusqu'à la bouche d'aération, et augmente le volume du haut-parleur. Une salve de coups de fusils. La chute d'un corps. Silence. Elle retourne lentement vers le téléphone et saisit le combiné.)

Gretel ? Hermann est — il te reviendra bientôt... Oui, calme-toi. Vous allez pouvoir ensemble élever votre enfant ... Mais enfin, ma voix n'a rien de bizarre. Donne à Miezi un peu de mes bijoux. J'ai donné à réparer ma montre sertie de diamants, je t'envoie le bon de dépôt. Et je dois encore de l'argent à Mademoiselle Heise. Elle veut trente marks pour un malheureux corsage bleu. Quelle farce ! Même si c'est la meilleure couturière de tout Berlin. Mais je ne voudrais pas que plus tard on dise que je n'ai pas payé mes factures. Une bonne réputation vaut mieux que la richesse. N'importe quelle actrice te le dira... Je n'ai plus beaucoup de temps... Il faut que j'arrête. Oui. Heil — Adieu.

(Elle raccroche. Elle reste figée. Soudain elle empoigne la bouteille de champagne vide et la lance contre l'ombre. La bouteille se brise sur le mur. Silence.)

Son visage ensanglanté au milieu de tous les perce-neige. Sur les boutons blancs, des éclaboussures rouges. Peut-être devrais-je encore une fois remonter et faire une photo pour Gretel. Hoffmann a gagné une fortune avec mes photos. Il faut aller très vite pour une prise de vue, la couleur du sang pâlit si vite. Son beau visage va virer au gris. Les rides durcies. Comme les statues de pierre qui le contemplant maintenant d'en haut. Il ne faudra pas beaucoup de temps avant que les vers ne lui dévorent le bleu des yeux. C'est bien fait pour lui. Il n'aurait pas dû baiser cette putain de tzigane. Gretel ne méritait pas ça. Ha ! Je sais pourquoi tu l'as fait fusiller. Pas parce qu'il voulait partir pour la Suisse, mais parce qu'il a demandé si je venais avec lui. Et parce que je t'avais prié, il y a dix ans, de me libérer pour lui. Ma soeur l'a épousé à ma place. Je savais bien que jamais je n'aurais une famille. Avec toi. Si j'avais eu un enfant de toi, comme Gretel de Hermann, alors je ne serais sûrement pas revenue ici. Tu peux le croire. Mais tu n'en voulais pas. "Les enfants des grands hommes sont toujours inutiles. Ma maîtresse s'appelle l'Allemagne." Toi, mon pauvre, tu n'as jamais pu te marier, à cause des élections. Pour que la femme allemande ait un héros dont elle puisse s'amouracher. Ce que tu as pu tourner autour des bonnes femmes. En fait, où voulais-tu en venir avec elles ? Tu n'en étais même pas capable. Avec ta queue flasque. Quand m'as-tu touchée pour la dernière fois ? Rien qu'au premier coup d'oeil. Le plus grand homme de tous les temps et une seule couille ! Et même celle-là il y a longtemps qu'elle n'a plus de jus. Mais qui sait, peut-être qu'encore une fois elle va se raidir. On dit qu'au moment de mourir les hommes ont une érection. Est-ce pour cela que tu veux une balle dans la tête ? Pour qu'à la fin ça te vienne. Viens, viens, viens...

(Elle sort de son soutien-gorge un tas de mouchoirs.)

Là, tu en fais une tête. Je les ai toujours rembourrés. Pour que ça te fasse encore de l'effet. Et tu t'es toujours demandé pourquoi ils devenaient si petits quand tu te couchais sur moi. Tu as dit toi-même, nous aimons tous être dupés. Comme comédienne j'étais de mieux en mieux, toi de plus en plus mauvais. Ça ne t'a servi à rien de prendre des leçons de théâtre chez ce vieil idiot. Comment marcher. Comment se tenir. Comment s'asseoir. Maintenant je peux aller à Hollywood. Je suis encore si jeune et toi qui n'es plus que l'ombre de toi-même. Autrefois tout se taisait quand tu entrais quelque part. Silence de mort. Et quand je dirigeais l'appareil vers toi, de tous les côtés ils accouraient pour être à côté de toi sur la photo. Maintenant ils ne se détournent même plus et n'interrompent plus leurs conversations quand tu entres en traînant les pieds. Tu en as des choses à faire, il y en a des exemples sur lesquels tu peux t'arrêter.

(Rire ironique.)

Mon héros, mon génie et évidemment le grand artiste. Alors que pendant toutes ces années je n'ai même pas réussi à t'apprendre la valse. Et la

guerre tu ne l'as pas gagnée non plus.

Comme quand on est allés jouer aux quilles. Simplement parce que tu avais raté toutes les quilles, tu étais si furieux que tu n'as plus jamais voulu réessayer. Tu n'es même pas capable de perdre correctement.

Regarde-toi. Nous sommes punis par nos péchés, eux-mêmes, pas à cause d'eux. Ce tremblement de tes mains. Le plus grand homme du monde avec de la sauce de spaghettis sur l'uniforme. Ce n'est plus la peine d'essayer de ressembler en tout au vieux Fritz. Avec ces épaules tombantes, ce tic des paupières, tu ne sais même pas regarder droit devant toi, c'est peut-être pour ça que tu as perdu toutes les batailles. Ton haleine sent le pourri. "Odol rafraîchit l'haleine". Je ne supporte plus de t'embrasser pour te dire au revoir, ça ne me le demande pas. Le jaune de ta peau. "Un être sain, ferme de caractère, est plus utile à la communauté nationale qu'une mauviette savante". Tu l'as dit toi-même.

Oui, la race aryenne doit être supérieure : mince comme Göring, grand comme Goebbels et blond comme toi. (Elle rit.) Cette bande qui venait toujours chez Hoffmann, au n°50 de la Schellingstraße, pour se faire photographier. De ton parti national-socialiste. Si on m'avait dit que cette racaille deviendrait un jour la nouvelle race des seigneurs, ça m'aurait seulement fait rire.

(Elle imite les différents personnages.)

Cet éleveur de lapins. Comme il se pince le lorgnon dans l'oeil. Comme ça... Et malgré ça il n'avait l'air que d'un fonctionnaire du fisc. Ton fidèle Heinrich, qui est justement en train de te trahir.

Le Balte blafard avec ses lunettes en nickel, son manuscrit serré sous le bras comme si quelqu'un voulait le lui arracher. Alors que c'était si assommant : La décadence de l'Occident ou quelque chose comme ça. Chaque fois qu'il me voit, il veut m'en lire un passage. "Seulement s'il y a dedans une histoire d'amour", je lui ai dit. Rosenbaum. C'est un nom juif, non ?

Ou ce paysan à la tête carrée, rien que de le voir entrer. Mon Dieu, le sol tout plein de crottes de cochon qui tombent de ses bottes. Pouah !... Qu'est-ce que ça puait ! Et c'est moi qui devait le nettoyer. Maintenant il est devenu ton ombre, qui te souffle à l'oreille qui tu dois encore condamner. Il est temps que tu te dépêches, mon chéri. Quelle est la blague la plus courte ? Nous sommes vainqueurs. Rudolf Hess avalait toujours ses pilules pour vivre plus longtemps. Voilà comment il faisait, ce drôle de mouvement. Là on voyait tout de suite qu'il était fou. Et c'est justement par celui-là que tu te fais représenter. Peut-être qu'elles lui font de l'effet... En Angleterre.

Ou ce Streicher avec son crâne de citrouille poli et sa barbe — bahhh. Qui se plante devant moi et qui exhibe au bout de son collier un rabbin pendu à une corde. Ricanant, stupide. Il se croyait très important. "C'est de mauvais goût", je lui ai dit, alors il est devenu tout rouge et s'est éclipsé. Et ce serait ça la nouvelle élite ? Qui va les jouer dans notre film ? Peter Lorre ou Conrad Veidt, ceux-là tu les as déjà expédiés à Hollywood. Ou ce

Heinrich George ? Non, plutôt Heinz Rühmann ou Moser, pour leur donner un visage humain.

C'était ennuyeux, si ennuyeux. Que des hommes, toujours des hommes, encore des hommes. Tous ces péquenots frustrés, si pleins de rage, parce qu'ils voulaient eux aussi un héritage, n'importe où, même au Caucase.

Et c'est maintenant qu'il m'épouse. Quand il est trop tard. Quand plus personne ne peut me voir. Quand ça ne signifie plus rien. Maintenant tu m'épouses. Ta petite sottise auprès de laquelle tu ne veux que ton repos. Tu te crois intelligent ?! Je suis plus maligne que toi. J'aurai mon film comme Zarah Leander. Si je franchis la porte, alors c'est pour toujours. Tu entends ? Tu peux rester ici dans ta forteresse en feu et attendre qu'il soit minuit cinq. Ton Crépuscule des Dieux. Cette fois Winifred Wagner ne sera pas assise à côté de toi en te tenant la main. Avec tous tes énergumènes qui tous veulent t'accompagner dans la mort, oh oui, tandis qu'ils n'attendent que le moment de pouvoir enfiler leurs vêtements civils. Tes fidèles héros des Nibelungen. Hop-là — comme le temps passe. Déjà mille ans révolus. Ils étaient tous les figurants de ton film. Tu l'as eu, en Europe. Moi, le mien, pas encore. Si je meurs maintenant, je ne l'aurai jamais plus. Tout ça pour rien. J'ai encore un avenir. Plus de patriotisme, tu ne peux pas l'exiger de moi. Je le fais aussi pour toi. Maintenant c'est le moment. Maintenant. Quel accueil ils me réserveront, moi, la femme du plus grand homme du monde. Quand j'arriverai à Hollywood, en tant qu'épouse... (Elle hésite.) En tant que veuve ... (Elle réfléchit.) Comme ils seront étonnés. Pendant seize ans personne n'a su qui j'étais et... (Elle hésite.) Alors... Non. (Elle est perdue.)

Quand j'arrive à Hollywood, en tant que veuve, qui me connaît là-bas ? (Pétrifiée.) Non. Non ! NON !

Personne. Personne ne me connaît. Personne ne sait qui je suis. Alors tout serait... Non, ça... ça n'est pas possible. Alors tout aurait été en vain. Alors ils ne feront pas de ... J'aurais envie de t'étrangler. Tu as su pendant tout ce temps que si je passais cette porte, alors il n'y aurait pas de film. Alors rien n'aurait eu de sens. Pendant toutes ces seize années, personne n'a eu le droit de me voir à côté de toi, et maintenant tu voudrais en plus être seul dans le film. Tu me crois vraiment aussi bête que ça ?

(Elle réfléchit. Un sourire recouvre lentement son visage.)

Tu sais quoi ? Tu ne me l'enlèveras pas. Je l'aurai. Tu ne me rouleras pas. Je suis plus maligne que toi. Je l'aurai, mon film. Si je meurs avec toi — alors il se fera quand même. Si je suis couchée à côté de toi, alors ils sauront que je suis ta femme, et alors ils seront bien obligés de le faire — mon film.

(Elle recule lentement.)

Une voyante a prédit qu'un jour le monde entier parlerait de moi et de mon amour. Et alors mille légendes deviendront réalité. J'ai vu les bidons

d'essence qu'ils ont livrés. Nous n'aurons pas de mausolée comme ce Lénine. Pourtant chez nous le défilé aurait été dix fois plus long. Je n'ai pas envie d'être brûlée. On meurt autrement quand on est jeune. Pour toi c'est facile. Tu as cinquante six ans. Un vieillard. Moi trente trois. J'aimerais être un beau cadavre.

(Elle commence lentement à s'habiller. La robe bleue.)

Change-toi, Wolf ! Quand la Zarah sort du théâtre, et que Viktor Staal est là, à l'attendre, mais sans son uniforme, et qu'elle ne sait pas qu'il est un aviateur célèbre. Comme nous.

C'était le premier vendredi d'octobre. 1929. Tu te souviens ? Les grandes choses ont toujours de petits débuts. Dehors il fait gris, il pleut. Comme à ma naissance. Encore un signe. Ça pourrait commencer comme ça, notre film. Je suis perchée sur l'échelle pour extraire des classeurs de l'armoire, et le Hoffmann entre avec un monsieur : plus très jeune, avec une drôle de petite moustache et une énorme cravache en peau d'hippopotame, le chapeau à grand bord rabattu sur les yeux, et sous la veste, accroché à la ceinture, un pistolet. Il ressemble à Old Shatterhand. Ça, ça m'a plus.

Ce sera amusant à voir, moi en haut, toi en bas, vous deux assis dans un coin, juste en face de moi. J'ai précisément ce jour-là raccourci ma jupe, malgré la colère de Papa. Je ne me sens pas très à mon aise, parce que je ne suis pas certaine d'avoir réussi correctement la couture. Je glisse un oeil dans leur direction. Et tu es là, assis, les yeux fixés sur mes jambes. Très lentement ton regard remonte au point que je me sens bouillante et moite. Précipitamment je saute en bas. Nous nous retrouvons face à face et Hoffmann fait les présentations : Herr Wolf — notre brave petite Fraulein Eva. Nous nous regardons pour la première fois dans les yeux. Là il faut que la caméra soit tout près. Comme avec Zarah et Viktor. Et c'est alors que : "Sois gentille, cours à l'auberge, va nous chercher de la bière et du saucisson de foie." Je suis morte de faim, j'engloutis mon morceau sur le champ. A cette époque, j'étais encore plus grosse. Quand je suis sortie du couvent, je pesais six kilos de plus. Une vraie boule de graisse. Comme j'étais, ils ne m'auraient jamais prise à Hollywood. C'est comme la Marlène. Il a aussi fallu qu'elle commence par maigrir. Mais toi tu me complimentes, ça tu sais faire. Tu te souviens encore de quoi nous avons parlé ? De musique, ou d'une pièce au Staatstheater, je crois. Et pendant ce temps, tu me dévores des yeux sans arrêt. La tête me tourne. Je veux partir. Tu me proposes de me raccompagner à la maison dans ta Mercedes, mais je refuse. A cause de Papa. Là, j'en aurais entendu. Avant que je ne sorte, Hoffmann m'attire dans un coin : "Tu n'as donc pas deviné qui est ce Herr Wolf ? Tu ne regardes jamais nos photos ?" J'écarquille de grands yeux. "C'est Hitler, notre Adolf Hitler". "Ah oui ?", je dis. Là ils comprendront que je l'ai dit sincèrement, que je n'ai aucune idée de qui tu es. Mais sur le chemin du retour je ne pense plus qu'à tes yeux. Comme si tu voulais m'hypnotiser. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je reste au bureau, à regarder toutes les photos. Les contours qui apparaissent dans le bain du

révélateur. Là... Toujours les yeux qui viennent en premier. Des yeux perçants, qui ne veulent plus jamais te lâcher. Puis la moustache, qu'ils ont tous imitée. Alors que tu ne la portes que parce que ton nez est trop grand. Comme tu étais jeune en ce temps-là. Tous les conquérants sont jeunes.

(Elle a fini de s'habiller.)

Sur les photos, je prends conscience que tu es mon destin. Nous avons tous les deux la même étoile, et ton destin est aussi le mien.

(Elle se maquille devant le miroir.)

Kaloderma est meilleur que Nivea. Ca ne te plaît pas quand je me maquille, mais je voudrais être belle quand le moment sera venu. Belle et jeune. Les seins qui se font flasques, la peau qui commence à se faner, cependant que des plis creusent le visage et le déchirent. Les muscles s'affaissent. Les cheveux vous lâchent. L'haleine fétide. Le pus au coin des yeux. Le corps en vie se décompose déjà. Je veux toujours rester jeune. Il y a un an, ils ont fait traverser Moscou à nos prisonniers. Avant ça ils ont dû avaler une soupe grasse. La puanteur de merde que leur diarrhée a dû laisser derrière eux sur la Place Rouge !

La mort est le prix de la beauté.

Déjà comme enfant ça me plaisait. Mourir jeune. Old Shatterhand et Winnetou. Le 15 avril 1912 à deux heures vingt le Titanic a sombré. Dans mon horoscope il était question de grandes espérances. Ma mère a eu deux jours de contractions. Je suis née à deux heures trente-deux au 45 de la Isabellaßtrasse. J'aurais dû être un garçon. Enfant, ma lecture préférée était Karl May, tout comme toi. Mon père avait déjà choisi mon nom. Rudolf. Comme l'archiduc Rudolf de Habsbourg, qui a trouvé la mort avec sa bien-aimée dans la château de Mayerling. Dehors il tombait une bruine triste, incessante, qui même les jours suivants ne voulait pas s'arrêter. Cette nuit est la nuit de Walpurgis, demain le 1er mai "Morgen, morgen nur nicht heute, sagen alle faule Leute." Demain, demain, surtout pas aujourd'hui, disent tous les paresseux.

(Elle est prête.)

Il les a tous fusillés. De sa propre main. Tandis que les petits s'agrippaient aux tétines de Blondie, sa chienne. Même le petit Wolf. Sa main tremblait tellement que, je pensais, il va finir par se tirer une balle dans la jambe.

(Elle ramasse le revolver.)

Je sais que je dois le faire. Toi, tu n'y arriveras pas. Il faut que j'y arrive, sinon je ne me reconnais pas. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je tire mieux que la plupart des hommes. Mon doigt sur la gâchette, entre les lèvres la

capsule, celle que tu a essayée sur Blondie. Ça va vite. J'ai des dents fortes. "Chlorodont. Nous avons besoin de toutes nos dents. Toutes nos dents ont besoin de Chlorodont." Toutes les bonnes choses vont par trois. Seul compte l'exemple. La mort ne signifie rien. Qui est-ce qui dit ça ?

Maintenant quelqu'un d'autre devra jouer mon rôle aux côtés de Clark. Un jour, a dit la voyante, le monde entier parlera de moi et de mon amour. Le nôtre sera conservé comme une mouche dans de l'ambre. Je sais qu'un jour un miracle se produira. Dans cinquante ans le sang sera lavé de nos monuments aux morts. Nos visages en-dessous seront jeunes. Pour le panthéon de l'Histoire. (Rire ironique.) J'ai toujours été meilleur comédien que toi. Si je pouvais voir encore une fois la lune ou le soleil.

Plus on paye pour quelque chose, plus cela a de la valeur. Quand je serai morte, dans cinquante ans, on fera des films sur moi, et des pièces de théâtre. J'arrive de Munich à la première par le train express. La Gare du Zoo — sur le quai se bouscule la cohue des photographes et des journalistes, dans un brouhaha général. Toutes ces questions : si je t'aime encore ? Et comment je me sens ? J'ai quatre-vingt quatre ans, mais je présente encore bien.

Mes dents sont blanches et fortes quand je souris dans le crépitement des flashes. Je cherche Leni dans la foule, elle a toujours fait les meilleures prises de vue. Elle savait, elle, comment il faut faire pour vous grandir, et que plus personne ne vous lâche du regard.

Je dois me rendre au Zoopalast, mais d'abord je veux aller au Kranzler, m'asseoir sous une marquise comme autrefois, il y a plus de soixante ans, lorsque comme une petite oie blanche je suis venue pour la première fois à Berlin. Le serveur est une espèce de Polonais; deux fois j'ai dû répéter le mot chocolat avant qu'il ne comprenne. Partout des clochards et des drogués, ça on l'aurait pas vu chez toi. Nous n'avions pas besoin de drogues pour planer. Nous t'avions toi. Tout est beaucoup plus petit qu'auparavant. L'Eglise du Souvenir, ils ne l'ont même pas reconstruite après la guerre. Ils auraient dû réaliser le projet que Speer avait conçu pour toi. Berlin serait devenue la plus grande ville du monde. Partout où je vais, les gens s'arrêtent et regardent bouche bée. Je signe des autographes comme une rockstar. "Sympathy for the devil". Peut-être vaudrait-il mieux que j'aille au stade olympique, là plus de gens encore pourraient m'admirer. Le lendemain, on verrait à la une de tous les journaux : "Eva Braun is back in town". C'est si drôle : il y a plus d'un demi-siècle que nous sommes mariés et tout le monde m'appelle encore Eva Braun.

Et c'est pour cela que se produira un jour un miracle, et je sais que nous nous reverrons. Ce sera moi ou tous les Juifs morts. Les Allemands préfèrent Mephisto à Faust. Je ne me suis jamais intéressée à la politique. A quoi bon. Je ne suis qu'une petite fille allemande. Je n'ai jamais voulu savoir ce qui se passe ailleurs. Tout ce que j'ai voulu, ce n'était qu'un petit peu de bonheur. Dans le fond, nous recevons tous la part qui nous revient. Celui qui meurt jeune vit pour l'éternité. Toutes les stars sont mortes jeunes. Je ne dépasserai jamais les trente-trois. Ainsi ne m'oublieront-ils pas. Ma vie m'apparaît comme un rêve. A la fin, on ne voit plus que leurs deux visages,

en très gros plan, Zarah et Viktor. Ils regardent le ciel, où volent les avions. Comme pour l'éternité. Maintenant j'arrive à Hollywood. Avec moi, ils ne hurleront ni ne siffleront quand j'apparaîtrai à l'écran. Quand ils me connaîtront, ils m'aimeront. Fritz Lang, le Juif, il le fera.

Une scène de film. Gros plan : le certificat de mariage. Avec un porte-plume à réservoir s'écrit le nom Eva Anna Paula Hitler. Sans le B. Une actrice qui ressemble à Eva est assise à une table et signe. La caméra pivote sur le côté et l'on reconnaît maintenant que derrière elle se tient une équipe de tournage. Le metteur en scène, qui ressemble à Steven Spielberg, crie : "Cut".

(Eva chante."Un jour un miracle se produira".)

Quand elle chante, elle ne regarde plus personne. Elle ne contemple plus que vers le haut le ciel. Alors on entend un chœur. D'anges. Je sais qu'un jour un miracle se produira, et qu'alors mille légendes se réaliseront.

(Elle arrache la capsule de verre de la chaîne, la glisse sous la langue, arme le revolver.)

Je suis prête. Tu peux venir. Wolf ?

FIN